



Les migrants refoulés sont embarqués dans des camions. Alors commence la longue descente du Sahara, avec des arrêts de ville en ville. CÉLINE LIXON

Refoulés à Bamako

Elise Vincent
Bamako (Mali)
Envoyée spéciale

Dans les faubourgs en terre rouge de Bamako, il y a de plus en plus d'histoires tristes de jeunes gaillards, tout droit sortis du Sahara. Des migrants las, amaigris, qui refont le film de leur aventure avortée vers l'Europe. Ils se racontent parfois leur histoire, près des gares routières où ils errent, le jour, cherchant à se refaire. Puis ils s'affalent, le soir, sur les bancs des marchés désertés, plongés dans la torpeur propre aux égarés.

Ils ne sont pas maliens mais nigériens, ivoiriens, camerounais, originaires de toute l'Afrique en fait. Au Mali, on les appelle les « refoulés », et tout le monde sait qu'ils viennent de ces convois d'Algérie et de Mauritanie qui rejettent chaque mois, par camions entiers, des centaines de Subsahariens dans le désert de la frontière nord.

De ce territoire, refuge aride des Touareg et d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI), des migrants arrivent. Certains comme Abderrahmane, 31 ans, n'ont plus que la moitié de leurs dents. Lui a rejoint Bamako après plusieurs semaines passées à aller de bus en bus. Il avait été débarqué au poste-frontière de Tinzawaten, où sont abandonnés les refoulés en provenance d'Algérie. « Juste un désert, décrit-il. Même pas de quoi s'acheter à boire. » La police y vit sous un « toit en paille » et, dit-il, rackette les nouveaux entrants.

De ce voyage, Abderrahmane est ressorti avec seulement son short et sa sacoche en bandoulière. Dans les camions, les migrants sont embarqués tels qu'ils sont lors de leur interpellation. Dans son convoi, certains n'avaient même pas eu

Les chauffeurs des convois vers le Mali ont fini par surnommer ce pays la « poubelle » de l'Afrique

le temps d'emporter leurs chaussures. Lui, « le refoulement [l']a pris » alors qu'il embarquait sur une pirogue en Algérie. « Les passeurs nous avaient dit d'attendre au bord de la mer. » En lieu et place, c'est la police qui est arrivée.

Quatre ans qu'Abderrahmane arpente le Maghreb à la recherche d'une brèche pour l'Europe. Il a été rattrapé par ce

Dans leur odyssée vers l'Europe, les milliers de migrants subsahariens interpellés au Maghreb sont presque tous refoulés vers le Mali. Ayant souvent tout perdu dans leur tentative, ils y végètent dans des conditions sordides, avec l'espoir de retenter leur chance

que les associations de défense des migrants appellent l'« externalisation des frontières ». L'afflux de migrants a conduit, ces dernières années, les pays du Maghreb à conclure des accords avec les États européens. En échange d'un soutien financier, ils se sont engagés à mieux contrôler leur façade maritime.

Ainsi s'est mis en place le système du « refoulement » vers le Mali. Mais à la différence de l'Europe où une stricte procédure administrative et judiciaire encadre les expulsions, l'Algérie et la Mauritanie font simple. Les personnes interpellées sur leur territoire sont réexpédiées sans distinction de nationalité vers le Mali. Les Marocains, les Tunisiens et les Libyens renvoient aussi fréquemment les migrants arrêtés le long de la frontière algérienne vers l'Algérie, qui les refoule vers le Mali. Au point que les chauffeurs des convois ont fini par surnommer le Mali la « poubelle » de l'Afrique.

A force d'aventures, Abderrahmane s'était inventé un surnom, « le mort ».

Mais le refoulement, jure-t-il, « c'a été le plus dur ». Il n'en revient toujours pas de cette descente du Sahara, de ville en ville, dans des camions à bestiaux fermés à clé. Des cellules de prison où il dormait à même le sol avec « le robinet à 2 mètres des toilettes ». Des « repas », « un petit pain par jour avec un paquet de lait pour cinq ». Puis l'attente, chaque cellule devant atteindre un quota de 90 personnes, avant de repartir vers la ville suivante.

Peu de chiffres existent sur le nombre de refoulés au Mali. L'Association malienne des expulsés (AME), une structure qui accueille, avec le soutien de Médecins du monde, une partie d'entre eux à Bamako et dans les deux villes les plus proches des frontières mauritanienne et algérienne donne seulement quelques indicateurs. Entre septembre 2009 et juillet 2010, elle en a hébergé un peu plus de 900.

Confronté à cet afflux, le Mali connaît des tensions qu'il ignorait jusqu'alors. Durant l'été, le gouverneur de Gao, première grande ville du nord avant le Sahara, a assuré que les migrants étaient « devenus plus nombreux que la population locale ». A tel point que la Croix-Rouge, unique structure à venir en aide aux migrants dans le désert, a été sous la menace de la suspension de ses activités. A la présidence de la République, on assure ne plus vouloir que le Mali devienne « un dépôt ».

Les migrants sont pourtant parfois prêts à risquer plusieurs fois le refoulement. Ils retentent leur chance vers le Maghreb dès qu'ils le peuvent. Tant pis s'il faut à nouveau tenter la mort. Se guider à tâtons dans le désert au gré des halos de lumière des villes qu'indiquent les passeurs. Trébucher sur les « cercles de pierre » qui signalent les endroits où sont enterrés ceux qui se sont perdus. Et voir « la mort devant soi », comme raconte Orlando, un Libérien de 23 ans qui rêvait de jouer au football en Europe.

« C'est que le Mali, décrypte Boris, un Camerounais, grand costaud de 33 ans arrivé pieds nus – il travaillait sans papiers en Algérie –, c'est un trou : quand tu y tombes, tu t'embarbes. » Le pays est classé 171^e sur 177 d'après l'indice de développement humain (IDH). Les possibilités de travail son quasiment nulles pour les étrangers. Les représentations diplomatiques de pays africains rares. Un pays « entonnoir » en somme, où les chances de se refaire sont presque inexistantes.

Ainsi d'Arouna, 25 ans, un Ivoirien. Faute d'argent, chaque soir depuis quatre mois, il se terre pour dormir sous la mor-

que abandonnée d'un camion. Défiguré par une maladie de peau contractée lors de son « aventure », il porte malgré la chaleur un bonnet et un sweat-shirt à manches longues pour dissimuler ses pustules. En août, la saison des pluies est arrivée, et il ne compte plus les nuits blanches et les piqûres de moustique.

Arouna parle d'une voix que la frayeur enroue. Il a été refoulé alors qu'il venait de passer huit mois au Maroc, près de la barrière qui isole les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. « Deux fois », il a tenté sa chance – « Une fois à minuit, le 1^{er} décembre, une autre pendant la finale de la Coupe du monde. » Deux fois, il s'est emballé les mains dans des tee-shirts en guise de gants, a enfilé « neuf » jeans pour ne pas se trancher sur les barbelés. Deux fois, il a été arrêté et contraint à franchir la barrière dans l'autre sens.

A Bamako, Arouna est devenu comme une « bête », se lamente-t-il. Il tourne en rond, mais se refuse à la mendicité. Ses journées sont émaillées d'accrochages « avec les petits délinquants maliens qui veulent faire payer la place ». A son arrivée, une association tenue par d'anciens « refoulés » l'a pris en charge pendant trois jours dans une maisonnette excentrée de la capitale. Mais depuis, faute de moyens, elle ne peut lui offrir que l'accès aux douches et un repas par jour. « Du coup, quand il y a trop de monde, je ne mange pas », se désole-t-il.

Les refoulés déambulent à Bamako, l'air de pas-grand-chose et c'est comme une petite société qui se bâtit à part, lentement. Chacun parle de ses histoires, de ses tuyaux. Comme compagnon d'infortune, Arouna s'est trouvé un Nigérien de son âge, Alassane. Maigre comme un clou, celui-ci a été expulsé il y a un mois après avoir tenté sa chance à cinq reprises à « la barrière ». « Quand il y a des nouveaux venus, ça te permet de savoir qui a réussi ou qui est mort dans l'eau », raconte Arouna.

Jusqu'à son évacuation, il y a un an, un « ghetto » s'était constitué, à Bamako, dans un immeuble aujourd'hui empuanti par les crottes d'oiseaux. Une sorte de squat, très organisé, comme il en existe un peu partout pour les migrants en route vers la Méditerranée. César, un Centrafricain de 30 ans et l'un des plus anciens refoulés de la capitale, en était « le patron ». Il avait atterri au Mali en 2007 après un périple rocambolesque entre le Sahara occidental et la Mauritanie. « C'est vraiment dommage », regrette-t-il.

Là, chacun avait son « tour de nettoyage ». Un « salon de coiffure » improvisé devant l'entrée avec une chaise et trois planches permettait de récolter un peu d'argent. Avant ça, César, boxeur de métier, avait longtemps dormi à la gare routière, longtemps espéré, comme les autres, le « je-ne-sais-quoi » qui lui aurait permis de repartir. Aujourd'hui, il se démène pour monter une association où les migrants « mettraient en commun leurs compétences ». Les anciens formeraient les nouveaux et « on pourrait ouvrir nos propres commerces », espère-t-il.

Très peu de femmes dans cet univers-là. Cette fois, il y avait seulement Michelle, 25 ans, au Mali depuis deux semaines. Camerounaise, elle avait été refoulée à peine arrivée à Tamanrasset dans le Sud algérien. Mais, le regard noir, elle dit que, dans le désert, elle n'a eu peur que du « soleil » – les camions de refoulement n'étaient pas bâchés – et de l'eau – « Elle était de mauvaise qualité et il fallait payer pour en avoir de la meilleure. » Dans les cellules pour femmes, Michelle a vu plusieurs filles malades s'évanouir.

Confronté à cet afflux de migrants, le Mali connaît des tensions qu'il ignorait jusqu'alors

Chez les nouveaux refoulés, il y a en tout cas un ferment qui prospère. C'est la haine des « Arabes ». Lors de leurs mois d'aventure, tous ont entendu les mêmes insultes : « sales nègres », « esclaves »... « Les Arabes disent qu'ils ne sont pas africains », déplore Alassane. « Il y en a, s'ils vont passer un Arabe dans la rue, qui sont prêts à aller lui taper dessus », assure-t-il. Plusieurs incidents ont eu lieu dans la capitale ces derniers mois.

Parmi tous les migrants rencontrés, Abderrahmane, César, Orlando, Boris, Michelle, Arouna, Alassane, seuls les deux derniers souhaitaient pourtant rentrer chez eux. Arouna, aîné de trois enfants, se demandait juste si les siens, sans emploi, l'admettraient avec ses pustules. Alassane, fils d'agriculteurs, avait hâte de revoir sa femme et sa fille de 2 ans. Mais pour les autres, comme résumait César : « Retourner, ce serait repartir à zéro. » Sur la route qui mène à l'Europe, le Mali les rapproche malgré tout un peu plus du but. ■